



juillet-août
2017 / 127

Ramdam

—
INVITÉ
—
Jean-Michel
Othoniel
—
FOCUS
—
Les festivals
perchés
—
EXPOS
—
Horizons
d'eaux

—
LES ÉVÈNEMENTS
CULTURELS
D'OCCITANIE

L'ÉTÉ DE TOUS LES FESTIVALS

PAUSE GUITARE
JAZZ IN MARCIAC
LES DÉFERLANTES...



L'INVITÉ

**Géométries
amoureuses,
jusqu'au 24
septembre. Au
CRAC à Sète
et au Carré
Sainte-Anne
de Montpellier.**



JEAN- MICHEL OTHONIEL

Depuis 30 ans, d'un continent à l'autre, l'artiste du verre dépose ses sculptures comme on offre un bijou. A Sète et Montpellier, une double exposition traversée de sublime et d'effroi, pointe la beauté et la fragilité du monde.

© Marc Domingo



« LE BEAU COMME UNE CONDITION D'EXISTENCE »

En 1988, lors de votre première invitation à Sète en tant qu'artiste, quelles motivations vous animaient ?

Durant ma résidence d'artiste à Sète, qui fait immédiatement suite à ma sortie de l'école, je me consacre exclusivement à mon travail avec le soufre dans le cadre de mes recherches sur les matières photosensibles. Il va vite se révéler particulièrement propice à cette ambivalence des sens que je développe dans mon travail depuis mes débuts. Je réalise une exposition, illuminée par l'aura incandescente du soufre à la caserne Vauban, le thème des constellations forme le motif principal de plusieurs installations de plaques photographiques. L'ambiance amicale qui règne durant ce séjour a aussi une résonance dans mon oeuvre. C'était une période de liberté, d'insouciance.

Comment votre démarche artistique a-t-elle évolué en près de 30 ans ? Quelles ont été les étapes déterminantes de votre parcours ?

Au tout début de ma carrière, je travaillais seul et créais des œuvres fragiles, symboliques, marquées par mon histoire intime. Chaque matériau que j'ai utilisé au fil des années m'a amené à un autre : mes œuvres photosensibles m'ont amenées à travailler avec le soufre, le soufre m'a poussé à rechercher l'obsidienne dans les volcans italiens, l'obsidienne m'a amenée au verre, puis le verre m'a conduit à développer des œuvres plus grandes, à la fois sensuelles et fragiles jouant sur le caché et le révélé, la blessure et la beauté, mais aussi à utiliser une pluralité de matériaux comme le métal, le miroir, le papier, la toile.

Vous revendiquez une sensibilité particulière aux lieux qui reçoivent vos œuvres, c'est le cas du CRAC à Sète où vous présentez des créations inédites. Que vous inspire cet endroit ?

Les grands espaces de ce lieu unique m'ont permis de laisser libre cours à mon désir de créer de vraies sculptures architectures. Ces œuvres nouvelles et monumentales témoignent de nouvelles pistes que j'explore : la radicalité,

l'importance du geste, l'abstraction inspirée par les formes simples, telluriques de la nature et des changements climatiques. Noëlle Tissier m'a choisi pour clore une programmation de plus de vingt ans à la tête du CRAC, après m'avoir invité en 1988 pour l'ouverture de la Villa Saint Clair à Sète. Ayant initié un cycle de monographies à rebours intitulé « les premiers seront les derniers », Noëlle Tissier remonte depuis quelques années, les jeunes artistes qu'elle a invités à partir de 1988 et qui ont eu après leur séjour à Sète, une carrière internationale. Hormis mon attachement profond pour cette ville et pour le CRAC, exposer en région Occitanie au moment des festivals d'été est aussi l'occasion de bénéficier d'une visibilité exceptionnelle. En cette année de documenta et de Biennale de Venise, la région est sur le parcours obligé du public international de l'art.

Au CRAC, vous présentez également de très nombreux dessins qui livrent des clés sur votre démarche et la genèse de certains projets.

Comment se passe la conception d'une œuvre ?

Je présente en effet 112 dessins réalisés entre 1996 et 2017 qui prennent la forme intime d'un grand carnet de voyage. On y retrouve certains de mes projets emblématiques comme les aquarelles du *Kiosque des Noctambules* à Paris ou celles des *Belles Danses* dans les jardins du château de Versailles. Sont présents aussi de nombreux projets utopiques, jamais réalisés, comme les multiples variations imaginées autour de mon propre tombeau. Le dessin, l'aquarelle notamment, est la première étape de création d'une œuvre, elle me permet de tester visuellement mes idées. La seconde étape est le développement 3D, avec des développeurs qui traduisent en numérique mon dessin. Viennent ensuite les études d'ingénieurs et la production. Je me rends régulièrement chez mes verriers à Bâle ou à Venise, et les serruriers avec lesquels je collabore. Mon équipe parisienne et moi pré-montons ensuite la sculpture dans mon atelier de Bercy, avant qu'elle n'y soit prise en photo.



OTH-

Le travail en équipe occupe une place centrale dans votre démarche. Comment définiriez-vous votre rôle ? Concepteur ? Chef d'orchestre ? Directeur artistique ?

Chef d'orchestre oui, je pense que c'est vraiment le mot qui se rapproche le plus. Ce sont les projets que je développe, de plus en plus grands et nécessitant de travailler avec des personnes amenant leurs propres expertises, qui m'ont amené à reconsidérer mon rôle au sein de l'atelier. La recherche créative solitaire a petit à petit laissé place à la nécessité du travail en équipe au sein de laquelle j'impulse les projets et suis chaque étape de leur réalisation.

Le Carré Sainte-Anne à Montpellier présente des œuvres emblématiques de votre parcours, issues de votre collection personnelle. Quel est le sens de cette démarche, à savoir se collectionner soi-même ?

Tel un jardin clos, un monde onirique, la grande installation présentée à Montpellier est composée d'une vingtaine d'œuvres issues de ma collection personnelle, suspendue à la nef, flottant au-dessus d'un lit de briques bleues réalisées avec les verriers indiens de Firozabad. Ces œuvres, je les ai gardées précieusement tout au long de ces quinze dernières années afin de pouvoir y revenir et m'y ressourcer, car elles témoignent de moments importants dans mon parcours : *Le Collier Cicatrice* en verre rouge de Murano, les fruits défendus du jardin de Peggy Guggenheim à Venise, les *Bannières* qui ont ponctué le parcours enchanté de mon exposition à la fondation Cartier, les larmes de verre réalisées au Mexique, *Le Collier Seins* soufflé sur l'île de Hawaï, *La Mandorle d'or* inspirée par le savoir-faire des verriers d'Hokkaido, la *Géométrie Amoureuse* de la salle Mésopotamienne du Louvre, *La Vierge du jardinier*, petite pièce de verre soufflée à Brooklyn et destinée à servir d'abreuvoir aux oiseaux du cloître des Augustins à Toulouse... Autant de souvenirs de voyages, de rencontres et d'étapes émerveillées dans la construction de mon univers.

Si vous ne deviez conserver que 3 œuvres, quelles seraient-elles, et pourquoi ?

Le Collier Cicatrice est déjà une œuvre que j'ai choisie car je le porte chaque jour à même la peau depuis 1997. Peut-être mon *Herbier Merveilleux* qui est un livre qui dévoile ma passion pour les fleurs et sûrement un carnet à dessin et une boîte d'aquarelles, pour tous les projets à venir.

Pour exposer régulièrement dans des lieux où le public ne vient pas nécessairement vous chercher, dans l'espace public par exemple, quel rôle pensez-vous qu'une œuvre ait à jouer dans le quotidien ?

Les œuvres en espace public sont très importantes pour moi. Dès ma sortie des Beaux-arts en 1988, j'ai été invité à exposer dans divers lieux à travers le monde. Ces nombreux voyages en Europe, en Asie ou aux Etats-Unis m'ont amené à sans cesse m'adapter à de nouveaux contextes, à ouvrir ma vision sur le monde et à créer des œuvres in situ qui dialoguent avec les cultures rencontrées. Ces œuvres que j'ai créées tout autour du globe participent de cette notion de réenchantement que je défends. Elles colorent le quotidien en montrant que le réel, notre environnement, est source de merveilleux.

En quoi parler de beauté est-il un acte politique ?

Nous vivons une époque très troublée, le chaos du monde est chaque jour plus accentué par de nouvelles catastrophes. Revendiquer le Beau aujourd'hui est une véritable prise de position pour un artiste. J'essaie d'extraire la violence et la beauté mélangées du monde et de les sublimer. C'est un engagement que je défends depuis mes débuts d'artiste, qui a forgé toute mon œuvre et qui donne au public un peu d'espoir et de joie. En ce sens-là, le poétique devient le politique.

Propos recueillis par Maëva Robert